

CHAPITRE IV

Comment Pestalozzi élevait son enfant.

Pestalozzi se reproche de ne s'occuper plus que des intérêts temporels de sa famille. La naissance de son fils le remplit de remords religieux. Il veut élever son enfant d'après les principes de l'Emile; obligé de corriger Rousseau à chaque pas, il découvre les principes essentiels de sa méthode; bienfait de cette expérience pour l'humanité; triste sort de l'enfant qui l'a subie.

Il existe souvent dans la vie des jeunes gens une période plus ou moins longue de fougue et d'illusion, qui les entraîne dans une voie où tôt ou tard les déceptions et l'expérience des réalités de la vie les obligent à s'arrêter. C'est ainsi que Pestalozzi se lançait d'abord dans la politique comme révolutionnaire, puis dans l'agriculture comme novateur.

Cette dernière entreprise fut réellement la folie de sa jeunesse.

Excité d'abord par l'utopie en vogue dans son entourage académique de Zurich, par l'espoir de trouver le salut du peuple dans la réforme de l'agriculture, puis par son amour pour sa fiancée et par le désir de rassurer ses parents, en lui préparant une belle position, il laissa peu à peu les soucis économiques et une ambition vulgaire remplacer dans son cœur les nobles passions philanthropiques qui l'avaient agité. Mais cette

éclipse de sa grande pensée de dévouement ne dura pas longtemps. Bientôt il se trouva mal à l'aise dans cette activité où dominaient trop les intérêts matériels, il se reprocha l'abandon de ses idées de perfectionnement pour lui et pour les autres, et il fut tourmenté par des remords religieux.

Les déceptions que lui apportèrent ses essais agricoles contribuèrent sans doute à sa régénération morale, mais elles n'en furent pas la première cause. Les confidences intimes que nous allons citer prouvent que cette crise commença à une époque où Pestalozzi n'avait encore aucune raison pour douter de la réussite de son entreprise.

Dès le 9 janvier 1770, il écrivait dans le journal de sa femme :

« Pourquoi ne travaillé-je plus avec plaisir dans le domaine des sciences spéculatives? Pourquoi suis-je si froid à la recherche des vérités les plus importantes? Serait-ce qu'il me manque maintenant les excitations d'une vaine gloire et les exemples que je trouvais à la ville? Mais je veux, malgré la distraction forcée que m'apportent les travaux de ma vocation, m'occuper aussi avec zèle du développement de mes facultés. O Dieu! fortifie-moi dans cette décision! »

Et plus loin :

« Nous nous sommes levés tard; des lettres pressantes à écrire ont absorbé le temps de nos prières, que nous ne devrions jamais nous laisser dérober. J'ai été fort occupé tout le jour, et je me suis trouvé plus content, plus heureux que dans les journées où j'ai du loisir. Cette remarque me fait honte; elle prouve que je ne sais pas assez m'occuper de mon propre cœur. Après avoir écrit ce qui précède, je me suis mis à jouer, puis j'ai abandonné le jeu, désolé de ma légèreté. Où me conduira-t-elle? Que fera-t-elle de moi en peu d'années? »

Peu de temps après, M^{me} Pestalozzi écrit dans son journal :

« Je profite de l'absence de mon cher mari pour repasser ma vie qui a été bien dissipée depuis quelque temps. J'ai l'espoir d'être mère. S'il plait à Dieu de nous conserver la vie, à mon enfant et à moi, combien est redoutable le devoir qui m'attend. Mais, s'il veut que ma mort arrive au terme fatal... O Père miséricordieux, viens à nous avec ta grâce et tes bénédictions, approche-toi encore de nos cœurs pour les purifier et les fortifier. Enfin, mon bien-aimé est rentré ; il m'a demandé si j'avais prié ; j'ai été heureuse de lui raconter ma journée, car il en était fort réjoui. »

A ces citations nous en pourrions ajouter un grand nombre qui montrent également que les deux époux, quelques mois déjà après leur mariage, se reprochaient la dissipation d'une vie où prédominait le souci des intérêts matériels, et cherchaient dans la prière la force nécessaire à leur perfectionnement moral.

Quand Pestalozzi devint père, cette crise morale prit en lui les caractères d'un violent remords religieux. C'est que la paternité, avec ses soucis, ses devoirs et sa responsabilité, vient placer l'homme dans des conditions nouvelles particulièrement favorables à un sérieux retour sur lui-même et à une régénération morale et religieuse. Le péché auquel on a consenti pour soi-même, on ne le veut pas pour l'enfant de ses entrailles parce qu'on sent malgré tout que le malheur y est attaché, et l'on éprouve le besoin de se sanctifier soi-même, pour pouvoir élever saintement un être chéri.

C'est alors que le père du nouveau-né écrit dans le journal de sa femme :

« Ah Dieu ! j'ai vu approcher le moment de la plus grande anxiété, et je n'ai pu ni prier ni pleurer, et je n'ai pas élevé mon cœur à Dieu, et je ne suis pas tombé à genoux pour déplorer mes fautes, pour demander mi-

séricorde, pour que le Seigneur ne m'enlève pas ma bien-aimée à cause de mon péché, pour qu'il ne me reprenne pas mon fils à cause de mes transgressions. Ah ! l'endurcissement est au fond de mon âme, la volonté de me corriger est loin de moi, mon cœur est plein de méchanceté. »

Il continue longtemps ainsi, puis il finit par le cri de saint Paul : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Plus loin, il reprend :

« J'étais toujours occupé de soins insignifiants et non point de rendre mon cœur digne du plus heureux jour de ma vie. Hélas ! j'ai oublié mon Seigneur et mon Dieu, et dans l'anxiété de mon cœur je n'ai point prié celui qui a formé chacun de nous dans le sein de sa mère, et qui donne à tous la respiration et la vie. Pardonne-moi, mon Père ; je ne suis pas digne d'être appelé ton fils.

» Tu as répandu tes bénédictions sur moi au delà de toute mesure. Tu as conservé à ma femme la vie et la santé ; tu m'as rendu père d'une de tes créatures immortelles. Ah ! si je pouvais reconnaître ta bonté par ma repentance, par la repentance d'une longue vie de péché dont je ne me suis pas encore écarté d'un pas !... Envoie-moi ton esprit d'en haut ! Donne-moi maintenant une nouvelle force, crée en moi un nouveau cœur et un nouveau zèle ! O mon fils, mon fils ! horrible pensée ! trahi par moi, infidèle à ta destination, tu pourrais un jour devant mon Juge être l'accusateur de ton père, de celui qui devait te conduire dans des chemins sûrs ! Il vaudrait mieux pour moi que je n'eusse jamais vu ton visage, qu'avant de le voir j'eusse été jeté au fond de la mer. Dieu me préserve, cher enfant, d'exciter aucun vice dans ton âme ! »

Voilà certes un sentiment élevé du devoir et de la vertu, les appels d'une conscience délicate, les élans d'un cœur sincèrement et foncièrement religieux. Et cependant, dans les épanchements intimes de cet homme qui naguères était un ministre de l'évangile,

pas un mot de Jésus, le Sauveur des hommes, le refuge des âmes angoissées! La doctrine chrétienne de la rédemption semble faire entièrement défaut dans une âme que remplit néanmoins un sentiment d'amour et de repentir éminemment chrétien. On voit que Pestalozzi avait subi l'influence de l'époque d'incrédulité dans laquelle il vivait; on voit que les croyances naïves de son enfance et de sa première jeunesse n'avaient point complètement résisté aux sophismes de Rousseau.

Mais en même temps, on voit que la réaction est venue, et qu'elle est déjà fort avancée. De Jean-Jacques à Pestalozzi, quelle distance! le premier était content de lui et se jugeait favorablement dans ses plus grands écarts; le second se fait d'amers reproches, dès que, vivant comme la plupart des hommes, il donne aux intérêts temporels de sa famille la première place dans son activité et dans ses affections.

Cette régénération, dont nous avons signalé les premiers symptômes, vient de s'accroître vivement par l'influence de la paternité; nous la verrons se poursuivre par les soins de Pestalozzi pour bien élever son enfant, et aboutir au dévouement chrétien le plus admirable.

M^{me} Necker de Saussure, dans son *Education progressive*, s'étonne que parmi tant d'infatigables annotateurs en tout genre, il ne se soit pas trouvé un père qui voulût prendre note des progrès de son enfant. Elle ignorait que, depuis soixante ans déjà, son vœu était réalisé par le réformateur de l'éducation. Pestalozzi écrivait ses observations sur son petit garçon dans un journal dont quelques parties nous ont été conservées dans les *Pestalozzische Blätter*¹ du docteur Niederer, collaborateur de Pestalozzi.

Ce journal est pour nous un document aussi impor-

¹ Aix-la-Chapelle, 1828.

tant que curieux. On y voit un père qui a l'intention d'appliquer les idées de Rousseau à l'éducation de son fils, et qui y met un soin opiniâtre et consciencieux; mais à chaque pas, il est arrêté et redressé par les observations de son expérience même et par le souvenir de l'éducation reçue d'une mère chrétienne. Lorsqu'on sait que J.-J. Rousseau avait manqué de cette double expérience, comme fils et comme père, on ne peut plus s'étonner de ses erreurs.

Ce journal nous montre aussi quelques-uns des principes de la méthode de Pestalozzi, se dégageant peu à peu de ses expériences et de ses méditations, et procédant assez directement de la réaction qui se poursuit en lui contre la théorie de J.-J. Rousseau.

Le fils de Pestalozzi avait été nommé Jacques, et selon l'usage allemand des diminutifs, on l'appelait Jacobli; il avait près de trois ans et demi, lorsque son père écrivait les notes que nous allons citer. Il ne faut point oublier qu'à cette époque Pestalozzi était à sa campagne de Neuhof, encore fort occupé de ses entreprises agricoles.

« 27 janvier 1774. Je lui montrai de l'eau qui coulait rapidement sur la pente de la colline. Cette vue le réjouit. J'allai quelques jets de pierre plus bas, et il me suivit en disant à l'eau :

« Attends-moi, je vais revenir. » Je le conduisis un peu plus bas, au bord du même ruisseau. « Regarde, papa, » s'écria-t-il, l'eau vient aussi; elle descend de là-haut, » et elle va toujours plus bas. » Nous suivîmes le cours de l'eau, et je lui répétai plusieurs fois : L'eau coule du haut en bas de la montagne. »

« Je lui nommai quelques animaux en lui disant : « Le chien, le chat, etc., sont des animaux; » puis : « Ton oncle, Jean, Nicolas, sont des hommes. » Ensuite, je lui demandai : « Qu'est la vache, le mouton, M. le ministre, » la chèvre, ton cousin, etc. ? » Il répondit presque toujours bien. Lorsqu'une de ses réponses n'était pas juste,

elle était accompagnée d'un certain sourire qui annonçait l'intention de ne pas dire bien. N'y a-t-il pas, sous cette plaisanterie, l'envie d'essayer jusqu'à quel point il peut manifester son indépendance de volonté ? »

« 29 janvier. Je parvins à le fixer assez longtemps à sa leçon, après l'avoir fait jouer et courir, exposé à un froid vif. J'éprouvai alors qu'il faut être robuste si l'on veut accomplir sa tâche éducative au milieu des jeux de son élève et en plein air. »

« 30 janvier. Il témoigna de l'ennui à sa leçon de lecture. Mais comme je m'étais proposé de l'occuper ainsi régulièrement chaque jour, même contre sa volonté, je voulus, dès les premières fois, lui en faire sentir sévèrement la nécessité. Je ne lui laissai aucune alternative entre ce travail et mon mécontentement, que je lui montrai par une punition. Je le tins enfermé. Ce ne fut qu'après son troisième arrêt qu'il devint patient. Dès lors il fit sa leçon volontiers et gaiement.

» Je lui montrai que le bois se soutenait sur l'eau, tandis que les pierres tombaient au fond du vase. »

« 1^{er} février. Je lui appris à connaître en latin les noms des parties extérieures de la tête. Par des figures et des exemples je lui fis comprendre la signification des mots : dedans, dehors, dessous, dessus, au milieu, à côté, etc. Je lui montrai de la neige devenant de l'eau dans la chambre.

» J'ai trouvé que l'enseignement était facilité par la variété du son de voix, c'est-à-dire en parlant tantôt haut, tantôt bas, tantôt sur un ton, tantôt sur un autre. Mais à quoi pourrait conduire une pareille bizarrerie !

» L'autre jour, il avait vu tuer des porcs ; dans un esprit d'imitation, il prépara divers morceaux de bois, comme s'il allait faire une opération semblable. En ce moment sa mère l'appela « Jacobli. » Non, maman, répondit-il, tu dois maintenant m'appeler « maître boucher ! »

« 2 février. Je cherchai à lui faire bien saisir la signification des nombres, dont jusqu'à présent il ne connaissait que les noms, les répétant par cœur, sans y attacher un sens précis. C'est un immense obstacle pour parvenir à la vérité, que de connaître déjà les mots sans qu'ils

soient liés à une idée juste des choses. L'homme le plus borné en aurait été frappé s'il eût assisté à notre leçon. L'enfant était habitué à ne mettre aucune différence de sens entre les divers noms de nombre qu'il prononçait, et cette habitude lui donnait une inattention que je n'ai pu vaincre en aucune mesure.

» Pourquoi ai-je eu la folie de lui laisser ainsi prononcer des mots importants sans avoir soin d'y joindre en même temps une idée claire de leur signification ? N'aurait-il pas été naturel de ne point lui faire dire « trois » avant qu'il eût bien connu le nombre deux dans tous les exemples possibles ; n'est-ce pas ainsi qu'on devrait apprendre à compter ? Ah ! combien je me suis écarté des voies de la nature en voulant la devancer dans ses enseignements ! O vérités importantes pour la sagesse et la vertu ! enseignez-moi à me tenir sur mes gardes !..

» Laisse-toi guider par le penchant de l'enfant à l'imitation ! tu as un poêle dans ta chambre, dessine-le-lui ! quand ton enfant ne réussirait pas dans toute l'année à en tracer exactement les quatre coins, au moins se serait-il habitué à rester assis et à travailler. La comparaison des figures mathématiques et des grandeurs est en même temps un sujet de jeux et un enseignement de la sagesse. Soigner son propre jardin et y réunir toutes sortes de plantes ; rassembler des crystalides et des insectes, les soigner et les conserver avec ordre, avec exactitude et avec persévérance... Quelle préparation à la vie sociale ! Quel frein contre la paresse et la grossièreté ! Et que tout cela est loin de notre enseignement ordinaire qui convient si peu aux enfants ! Ceux-ci ne devraient lire d'abord que dans le livre de la nature.

» Il n'a pris sa leçon de lecture qu'à contre-cœur : il emploie mille détours pour s'y soustraire ; il saisit promptement chaque occasion de faire autre chose. Lorsqu'il désire quelque chose qu'il ne peut obtenir, il est très habile à représenter ce qu'il veut comme pouvant lui être utile pour apprendre, pour lire. Tout ce manège excite vivement mon attention depuis quelques jours, et m'impose le devoir d'observer ses ruses avec le plus grand soin. »

« Le 3 février. J'ai senti aujourd'hui, avec la même force qu'hier, combien est vicieuse notre manière d'apprendre à compter à un enfant. Tous les mots appris sans réflexion apportent dans notre esprit une perturbation presque irrémédiable ; aussi, quelle clarté de connaissance n'aurions-nous pas, si nous recevions la vérité sans mélange ! O Dieu ! toi qui es mon père et le père de mon enfant, fais-moi bien comprendre la sainte ordonnance que tu as donnée à la nature, et qui nous prépare lentement, de tous côtés, par une immense diversité d'impressions, à concevoir des notions exactes et complètes. Tous les mots représentent de telles notions, et lorsque ces signes précèdent pour l'enfant la connaissance des choses, lorsque de fausses notions viennent s'y attacher, alors chaque jour nos exercices, nos conversations fortifient et augmentent son erreur, et le poussent toujours plus loin dans une fausse voie, sans que même nous puissions nous en douter. Qu'il est difficile alors de corriger le mal ; tandis qu'en marchant simplement de vérité en vérité, on suit la voie lumineuse de la nature. »

« Le 4 février. Depuis hier Jacobli n'est pas bien ; aujourd'hui un léger accès de fièvre nous a effrayés ; nous avons appelé M. Koller (le médecin). Nous eûmes beaucoup de peine à faire prendre des remèdes à l'enfant M. Koller nous conseilla de lui faire avaler de temps en temps, lorsqu'il serait en santé, quelque potion désagréable, mais innocente, afin que l'habitude s'en trouvât prise au moment du besoin. Au premier abord, cette idée me paraît bonne, et je serais disposé à la généraliser dans l'intérêt de l'éducation. »

« Le 13 février. Les soins que nous avons donnés à Jacobli pendant sa maladie (huit jours) l'ont rendu plus volontaire. Je pris une de ses noix pour la casser ; il crut que je voulais la manger et poussa des cris de colère. Je le regardai froidement ; puis sans lui dire un seul mot, je pris une seconde noix et je les mangeai toutes deux devant ses yeux. Il continua à pleurer : je lui présentai le miroir ; il s'enfuit pour se cacher.

» J'ai admiré la naïve rectitude d'esprit de notre domestique Nicolas. J'ai l'habitude de rechercher avec soin, en

fait d'éducation, les idées des gens qui ont été élevés tout naturellement et en liberté, et qui se sont instruits par la vie même, non pas par des leçons. — « Nicolas ! » lui dis-je, n'est-il pas vrai que Jacobli a une bonne mémoire ? — « Oui, répondit-il, mais vous le surchargez. » C'est ce que j'avais craint maintes fois. — « Mais, repris-je si l'enfant est surchargé, je crois qu'on peut s'en apercevoir ; dans ce cas, il doit perdre courage, devenir craintif, inquiet, et dès que paraissent les premiers indices d'un pareil effet, il faut s'arrêter. » — « Ah ! dit Nicolas, vous vous inquiétez donc aussi du courage et de la joie de l'enfant ! c'était précisément ce que craignais de vous voir oublier. » Oh ! Nicolas, toute l'instruction ne vaudrait pas un denier, si elle devait faire perdre le courage et la gaieté. Tant que son visage exprime la joie, tant qu'il met de l'ardeur et de l'entrain à tous ses jeux, tant que le bonheur accompagne le très grand nombre de ses impressions, je n'ai rien à craindre. De courts instants pendant lesquels il faut se surmonter, bientôt suivis d'une nouvelle vie, d'une nouvelle joie, n'abattent point le courage.

» Voir les habitudes d'obéissance, d'ordre et de sérénité produire le repos et le bonheur, voilà l'éducation pour la vie sociale.

» Père ou instituteur, évite surtout le désordre et l'agitation ! que la plupart de tes exercices se fasse avec ordre, avec tranquillité ! Les plus grandes joies viennent d'une longue et paisible recherche. Ne fais pas peser tes connaissances sur ton enfant, mais laisse la vérité venir à lui ; fais passer et repasser sans cesse devant ses yeux tous les objets qui peuvent l'instruire et le développer. Fais-le toujours voir, toujours entendre, et demande-lui rarement de juger. En général ne provoque son jugement que pour les choses dont il a besoin actuellement. Demande-lui son jugement comme la nature te demande le tien. Elle ne te demande pas de juger la largeur du fossé dont tu suis le bord, elle ne fait que te le montrer ; peut-être en juges-tu ! Mais ce qu'elle te demande, c'est de juger la largeur du fossé qui barre ton chemin et que tu dois traverser. Ainsi, chaque fois que tu peux con-

duire l'enfant à une application, il est naturel, il est nécessaire de lui demander son jugement. »

« Le 14 février. Aujourd'hui je suis content : il apprenait volontiers. J'ai joué avec lui ; j'ai fait le cavalier, le boucher, tout ce qu'il voulait.

» Je traçai quelques lignes droites pour le faire dessiner. Füsli (peintre zuricois) me dit : « Que tout ce que vous faites soit complet ; ne passez pas de l'a au b avant que l'a soit parfaitement connu, et ainsi de tout. »

» Ne te hâte point d'avancer, mais reste au premier pas jusqu'à ce qu'il soit bien fait ; ainsi tu éviteras la confusion et la dissipation. Ordre, exactitude, accomplissement ; hélas, ce n'est point ainsi que mon caractère a été formé. Et pour mon enfant précisément, il y a le plus grand danger que je me laisse aveugler par la vivacité de son esprit, par la rapidité de ses progrès, par l'éclat d'une certaine étendue de ses connaissances, et qu'ainsi je n'oublie tout ce qui lui manque, tout ce qui en lui paraît développé sans l'être, et toutes ces lacunes qu'il faut nécessairement combler avant d'aller plus loin. Que tout soit complet, que tout soit en ordre, nulle part de la confusion... Vue importante !

» C'est la nature qui nous donne notre premier langage : ne pourrait-elle pas nous en donner dix autres de la même manière ? Je m'aperçois que je ne suis pas assez cette marche de la nature en enseignant le latin. Il faut que je m'accoutume davantage à parler toujours latin. Cependant sous ce rapport je suis content des progrès de Jacques. »

« Le 15 février. Je note aujourd'hui une habitude de mon enfant, qui montre son adresse, mais qui m'oblige à une grande vigilance. Lorsqu'il demande quelque chose, il commence toujours par combattre les motifs pour lesquels il pense qu'on refusera, ou par exposer ceux par lesquels il espère obtenir : « Maman, je ne le casserai pas, je veux seulement le regarder, je m'en servirai pour apprendre, je n'en veux qu'un seul. » Il ne faut pas que sa ruse lui réussisse. Une demande franche et nette nous serait bien plus précieuse. Quand il emploie de pareils détours, nous devons l'obliger à repren-

dre le chemin, et peut-être lui refuser ce qu'il n'a pas demandé directement.

» Conduis ton enfant par la main sur le grand théâtre de la nature ; instruis-le sur la montagne et dans la vallée. Là son oreille s'ouvrira mieux à ton enseignement ; la liberté lui donnera plus de force pour surmonter les difficultés. Mais que, dans ces heures de liberté, ce soit la nature qui enseigne plutôt que toi. Ne te laisse pas emporter par le plaisir de réussir dans ton enseignement, au point de vouloir le poursuivre lorsque la nature l'en distrait ; ne lui enlève point le plaisir qu'elle lui offre. Qu'il éprouve alors complètement que c'est la nature qui instruit et que toi, avec ton art, tu ne fais que te glisser doucement à côté d'elle. Lorsqu'on entend l'oiseau gazouiller, ou un nouvel insecte bruire sur une feuille, alors laisse là ton exercice de langage ; l'oiseau et l'insecte enseignent ; pour toi, garde le silence ! Mais dans le petit nombre d'heures d'étude où il faut un travail suivi pour acquérir des connaissances nécessaires, alors ne te laisse pas interrompre. Que ces heures soient peu nombreuses, mais que rien n'en puisse troubler l'emploi ! que toute tentative de ce genre soit aussitôt repoussée sans hésiter ! Qu'il ne puisse pas y avoir pour l'enfant la plus faible lueur d'espérance de se soustraire à cette nécessité. Cet espoir lui ôterait toute tranquillité, tandis que la complète conviction qu'on ne peut échapper fait oublier même le désir d'échapper. Ici il faut absolument contrarier la nature et le penchant à la liberté.

» L'enfant doit obéir au sage guide, au père qui reprend justement ; mais il ne faut pas commander sans nécessité. Que vos ordres ne soient jamais l'effet du caprice, ou de la vanité, ou d'une prédilection pour des connaissances qui ne sont pas indispensables. Pour obtenir facilement l'obéissance, il est très important de s'assurer que les enfants savent réellement ce qui est défendu. Rien ne produit une si amère irritation que l'ignorance punie comme une faute. En punissant l'innocence, on perd le cœur. Nous ne devons pas nous figurer que l'enfant sait de lui-même ce qui est nuisible et ce qui à nos yeux a de la gravité.

» Beaucoup de joie et de liberté, avec quelques-uns de ces moments où l'enfant est obligé de combattre et de surmonter sa volonté naturelle : voilà ce qui donne de la force et du courage soutenu. Trop de contrainte abat-trait le courage, et les moments de joie auxquels elle céderait la place seraient sans heureuse influence. Ce qui détermine le caractère, ce sont les impressions les plus fortes et les plus fréquentes, car elles dominent les autres. Voilà pourquoi il est possible à l'éducation de corriger les défauts ; voilà pourquoi elle est aussi fautive qu'elle serait décourageante, la maxime qui dit qu'il suffit de quelques impressions fortuites pour détruire tout l'édifice d'une bonne éducation.

» Jacobli se montre volontaire et violent ; aujourd'hui j'ai été obligé de lui infliger plusieurs punitions. »

« Le 16 et le 17 février. Pour veiller contre son opiniâ-treté, pour éviter un renouvellement journalier des mêmes réprimandes, lequel malheureusement commence à avoir lieu, il faut mettre plus de soin à faire alterner ses leçons avec ses jeux, à ne pas gêner sa liberté sans nécessité, à bien déterminer le temps qui doit être posi-tivement employé à l'étude, afin que tout ce qu'il ap-prend dans d'autres instants ne conserve aucune appa-rence de travail.

» Je lui ai appris à tenir la craie. Quoique ce soit bien peu de chose, je ne souffrirai pas à l'avenir qu'il la tienne mal une seule fois. »

« Le 18 février. Aujourd'hui je me suis beaucoup pro-mené avec lui. Combien je suis encore inhabile à profiter des circonstances qui pourraient me servir pour atteindre quelque but utile !

» Ma femme rencontra le charpentier et lui réclama le payement d'une dette. « Maman, s'écria Jacobli, ne fais pas de la peine au charpentier ! »

« Le 19 février. Je me trouve parfois gêné pour avoir supprimé toute pédanterie, et le ton d'autorité du maître. Où trouverai-je la limite entre la liberté et l'obéissance, à laquelle la vie sociale nous oblige à nous habituer de bonne heure ? »

Motifs pour la liberté.

« On ne peut gêner la liberté de l'enfant sans encourir jusqu'à un certain point son aversion.

» L'expérience prouve que les enfants qui ont subi trop de contrainte s'en dédommagent plus tard par le dérèglement.

» La contrainte excite diverses passions.

» La liberté réglée avec sagesse dispose l'enfant à avoir l'œil ouvert et l'oreille attentive ; elle répand dans son cœur la tranquillité, la joie et l'égalité d'humeur.

» Mais cette entière liberté suppose une éducation préalable qui a rendu l'enfant entièrement soumis à la nature des choses, et non à la volonté des hommes. »

Motifs pour l'obéissance.

« Sans elle, il n'est pas d'éducation possible. Il est des cas pressants dans lesquels la liberté de l'enfant ferait sa perte ; et même dans les circonstances les plus favo-rables, il nous est impossible de ne jamais contrarier sa volonté.

» La liberté n'étouffe pas les passions ; elle ne fait que retarder leur développement. C'est la vanité qui fait trembler Emile dans son désir de surpasser l'escamo-teur. Et Rousseau lui-même ne reconnaît-il pas l'état de dépendance dans lequel nous place l'état de société, lors-qu'il parle de ces hommes aux caractères ardents, qu'il faudrait nécessairement enfermer dans leur jeunesse, si on avait laissé leur enfance entièrement libre ?

» La vie sociale exige des talents et des habitudes qu'il est impossible de former sans gêner la liberté. »

» Où est le défaut ? où est la vérité ? La liberté est un bien ; l'obéissance en est un également. Nous devons réu-nir ce que Rousseau a séparé ; frappé des vices d'une folle contrainte qui ne fait qu'abaisser l'humanité, il n'a pas trouvé de limites à la liberté.

» Rendons applicable la sagesse de ses principes.

» Maître ! sois persuadé de l'excellence de la liberté ! Ne te laisse point entraîner par vanité à faire produire à tes soins des fruits prématurés ; que ton enfant soit libre

autant qu'il peut l'être ; recherche précieusement tout ce qui te permet de lui laisser la liberté, la tranquillité, l'égalité d'humeur. Tout, absolument tout ce que tu peux lui enseigner par les effets de la nature même des choses, ne le lui enseigne pas par des paroles ! Laisse-le, par lui-même, voir, entendre, trouver, tomber, se relever, et se tromper. Point de paroles, quand l'action, quand le fait même est possible ! Ce qu'il peut faire par lui-même, qu'il le fasse ! qu'il soit toujours occupé, toujours actif, et que le temps pendant lequel tu ne le gênes point, soit de beaucoup la plus grande partie de son enfance ! Tu reconnaitras que la nature l'instruit mieux que les hommes.

» Mais lorsque tu verras la nécessité de l'habituer à l'obéissance, alors prépare-toi avec le plus grand soin à ce devoir difficile à remplir dans une éducation libre. Songe que si la contrainte t'enlève la confiance de l'enfant, toutes tes peines sont perdues. Ainsi, assure-toi bien de son cœur. Rends-toi nécessaire pour lui. Qu'il n'ait pas de camarade plus complaisant, plus gai que toi ! qu'il n'ait aucun qu'il te préfère lorsqu'il veut s'amuser !

» Il faut qu'il se fie à toi. Lorsqu'il veut souvent quelque chose que tu ne trouves pas bon, dis-lui-en les conséquences et laisse-lui sa liberté ; mais fais en sorte que les conséquences en soient frappantes. Montre-lui toujours le bon chemin ; s'il en sort, et s'il tombe dans la fange, retire-le de là ! qu'il se trouve dans des positions très désagréables pour n'avoir pas profité de tes avertissements et pour avoir joui d'une entière liberté. Ainsi, sa confiance en toi sera telle, qu'elle ne souffrira aucune atteinte quand tu seras obligé de gêner sa liberté par une défense. Il faut qu'il obéisse au sage maître, au père qui donne de justes avertissements ; mais ce n'est qu'en cas de nécessité que le maître doit ordonner. »

Nous avons longuement cité ce journal, parce qu'il a une très grande importance pour l'histoire de cette réforme de l'éducation, qui s'est opérée depuis cent ans et qui se poursuit encore, en partie d'après Rousseau, en partie contre les idées de ce philosophe.

Nous y voyons Pestalozzi trouver, dans son expérience personnelle, et les défauts du système de Rousseau, et quelques-uns des principes qu'il doit développer plus tard pour le bien de l'humanité.

Cependant, ce père si tendre et si clairvoyant est toujours sous le charme de l'éloquent auteur de l'*Emile*. Souvent il oublie ses propres principes pour retomber dans les erreurs de Rousseau qu'il avait condamnées.

Le pauvre enfant qui a subi toutes ces expériences, et à qui peut-être nous devons la *méthode de Pestalozzi*, les a payées chèrement. Le système du philosophe de Genève a continué à être prédominant dans son éducation, puis, dès l'année suivante (1775), celle-ci s'est trouvée subordonnée aux nécessités d'une entreprise qui absorbait tout le temps et toutes les forces de son père. Pendant cinq ans Jacobli n'a été que le camarade des petits mendiants, comme on le verra au chapitre suivant.

Voici ce que Pestalozzi écrivait en 1782 :

» Mon fils a plus de onze ans, et il ne sait encore ni lire ni écrire ; mais cette lacune ne m'inquiète nullement.

» Cet enfant, encore si ignorant pour tout ce qui tient aux leçons et aux livres, jouait tout seul auprès de sa mère, lorsqu'elle lui dit : « C'est demain la fête de papa ; ne veux-tu pas faire quelque chose pour lui ? » — « Oui, si je savais écrire, répondit l'enfant. » — « Si tu veux me dire quelque chose, je te l'écrirai. »

» Aussitôt il se mit à essayer ; il parcourait la chambre du haut en bas ; il marmottait presque en chantant ce qu'il voulait dire.

» Bientôt après, il revient vers sa mère, se penche sur elle, et la regarde en souriant. « Que veux-tu, mon cher enfant ? » — « Ah, tu le sais bien, répond Jacobli. » — « As-tu quelque chose à me dire pour papa ? » — « Oui, si tu veux écrire à présent. »

» Alors la mère écrivit mot pour mot ce qui suit ; l'en-

fant dictait en chantant à demi et en disant : « Il faut que ce soit en vers : »

Je souhaite, mon cher papa, aujourd'hui pour ta fête,
Je souhaite que tu vives bien longtemps;
Et je te remercie cent mille fois de tous tes bienfaits.
Je te remercie de ce que tu m'as élevé tendrement et joyeusement.
Je te remercie encore mille fois de tes bienfaits
Dont j'ai joui tous les jours de ma vie.

Mille et mille fois, je ne sais combien de fois je voudrais te remer-
A présent, je veux te dire ce qui me tient au cœur : [cier.
Je me réjouirai, je me réjouirai terriblement
Lorsque tu pourras dire : J'ai élevé mon fils dans la joie ;
Alors je me réjouirai, je me réjouirai de tout mon cœur
Lorsque je pourrai dire :
Je suis sa joie et son bonheur.
Alors seulement je pourrai te remercier
De tout ce que tu as fait pour moi pendant ma vie.
Tu te réjouiras ainsi que moi
Le jour où je pourrai le dire.
Alors nous serons joyeux ensemble toute notre vie.
Alors nous prierons Dieu ensemble,
Et ma chère maman priera aussi avec nous.
Alors nous travaillerons ensemble comme des agneaux,
Afin que nous vivions avec Dieu et avec honneur,
Et que nous soyons contents de ce que Dieu nous donne.
A présent mon cher papa va venir :
Nous allons nous aimer et nous embrasser,
Et maman aussi.
Je veux réunir nos trois têtes dans mes deux bras ¹.

Cet enfant, si développé par le cœur, malgré Rousseau, mais si ignorant et si mal préparé aux carrières de la vie sociale, fut placé à quatorze ans dans la pension Pfeffel, à Colmar; voici la première lettre que son père lui écrivit; elle est datée du 16 janvier 1784 :

« Maintenant, cher Jaqueli, voici ce que nous avons de prêt; dans huit jours tu recevras davantage. Nous ne sommes point inquiets de ton départ, car maman et moi nous prions Dieu pour que seulement tu deviennes digne de toute la bonté et de toute l'affection dont tu jouis.

¹ *Schweizerblatt* (Feuille suisse) 1782, Nos 33 et 34, tome II, p. 121.

» Au nom de Dieu, Jaqueli, prie et travaille. Sois tranquille, appliqué, réfléchi, propre et obéissant. Déshabitué toi de ce qu'il y a de grossier dans les mœurs des paysans, et apprends à te conduire en toute chose avec convenance. Tu en as maintenant l'occasion, et si tu n'en profites pas, elle ne se représentera plus. Mais j'espère que Dieu ne voudra pas que tu me fasses ce chagrin, d'attrister par ta désobéissance des personnes auxquelles tu dois comme moi tant de reconnaissance.

» Mon enfant ! tu es mon tout sur la terre ; c'est pour toi que j'aime à vivre ; c'est pour toi que j'ai souffert, plus pour ainsi dire que je ne pouvais supporter. Il dépend de toi maintenant, ou de me récompenser de tout par la plus douce joie, ou de jeter sur ma vie un malheur irrémédiable. Car, c'est ce qui arrivera certainement, si tu ne te prépares pas, avec assiduité et avec zèle, à une carrière convenable, si tu ne montres pas les heureux effets de la bonté et de l'indulgence que j'ai eues pour toi pendant ton jeune âge, si tu n'es pas meilleur que les jeunes gens élevés dans la contrainte et avec sévérité. »

Plus tard, Jacob entra en apprentissage de commerce dans la maison F. Battier, à Bâle, dont le chef était l'ami et le bienfaiteur de Pestalozzi ¹.

Mais l'enfant ne réussit ni à ses études, ni à son apprentissage. A Bâle déjà il paraissait maladif; en 1790 il revint à Neuhof.

En 1791 Jacobli épousa Anna-Madeleine Frœlich de Brugg, fille du propriétaire de Muligen. En 1793 ils eurent deux jumeaux qui ne vécurent pas; en 1795 une fille, Marianne, morte en 1802; en 1797 un fils, Gottlieb, qui vécut jusqu'en 1863, et qui fut le père du colonel Pestalozzi, aujourd'hui professeur à l'école polytechnique de Zurich.

Depuis son retour à Neuhof, Jacob souffrait d'un mal qu'on appelait un rhumatisme violent. En 1797 son état

¹ On le verra plus loin par la dédicace de la quatrième partie de *Léonard et Gertrude* à M. Félix Battier fils, du 1^{er} avril 1787.

devint si grave qu'on crut sa fin prochaine; néanmoins il vécut encore plusieurs années dans les souffrances; il était paralysé d'un côté. Il fut tendrement soigné, non seulement par sa femme et ses parents, mais par la fidèle Elisabeth¹. Enfin, en 1800, une apoplexie vint mettre un terme à ses maux, pendant une courte absence de sa mère, qui écrivit dans son journal :

« Il plut à Dieu de le retirer à lui par une mort douce. Que la paix, la douce paix de Dieu, soit sur lui dans la tombe ! que la miséricorde divine accueille son âme qui nous a quittés ! Qu'elle te donne, bon et cher enfant, une belle, une riche compensation de toutes les douleurs que tu as supportées ! qu'elle nous accorde, à nous qui t'avons tant aimé, de ne pas rester longtemps séparés de toi. . . . Mais Dieu m'a pourtant accordé la douceur de te voir encore reposer comme un ange sur ton lit de mort. Son expression, sa bouche, montraient la bonté de Dieu qui l'a recueilli comme un ange dans le ciel. A Dieu nos prières et notre reconnaissance éternellement ! »

Aux jours heureux de son enfance, Jacobi avait planté de ses mains un tilleul près de l'angle sud-ouest de la maison, au bord du chemin ; pendant des années, ses parents l'ont soigné avec amour. Depuis longtemps négligé, il est maintenant entouré de jeunes pousses qui n'ôtent rien à sa beauté. C'est un arbre grand et vigoureux, que le visiteur aime à contempler en mémoire du pauvre enfant aux dépens de qui s'est faite une expérience dont l'humanité entière devait profiter.

¹ L'histoire de cette femme héroïque se trouve à la fin du chapitre V.

CHAPITRE V

Pestalozzi sauveur des mendiants à Neuhof.

Pestalozzi reçoit chez lui vingt-cinq petits mendiants ; grand succès de ce premier essai. Iselin le fait connaître et le recommande au public. Pestalozzi reçoit des dons et porte à quatre-vingts le nombre de ses protégés ; il est entravé par les exigences de leurs parents ; grandes pertes, ruine complète qui met fin à l'entreprise. La famille de Pestalozzi, malade et dénuée de tout, sauvée par le dévouement d'une pauvre servante.

Nous venons de voir Pestalozzi, au moment où il devenait père, faire un retour sur lui-même, se reprocher amèrement d'avoir abandonné la cause du relèvement du peuple pour les intérêts matériels de sa famille, et reprendre enfin la volonté de se consacrer à l'œuvre de patriotique philanthropie qui avait enthousiasmé les premières années de sa jeunesse.

Puis nous l'avons vu, par ses soins, ses expériences et ses méditations, dans l'éducation de son fils, acquérir des idées nouvelles et des principes éducatifs qu'il croyait éminemment propres à la régénération des enfants pauvres.

Frappé du perpétuel besoin d'activité que la nature a donné à l'enfant, de la richesse et de la souplesse de ses facultés physiques, intellectuelles et morales, il pensait qu'en dirigeant utilement toutes ces forces, en